



Eclipse

Roman

Vincent DODIN

Extrait...

Un an déjà que la guerre de position a relayé la guerre en mouvement et enlise dans les tranchées les hommes qui y meurent par milliers. Douze mois de boue et de sang, de rats et de vermine et entre les deux camps, un no man's land apocalyptique où n'y pousse plus que le fil de fer barbelé. Dans ces tombeaux à ciel ouvert, ces catacombes modernes où l'on marche sur les cadavres, André, contrairement à Fernand, y évolue sans émotion apparente, presque indifférent à la mort. Alors que Roubaix est isolé du monde, que ses seuls liens avec l'humanité sont sa marraine de guerre, la bonne Madame Vaillant et ses filles, Rose et Marguerite, le cabot raconte sa guerre comme il parlerait d'un grand jeu de « balle aux prisonniers ».

« Nous sommes deux jours en première ligne et trois jours en troisième dans un bois où l'on se régale à creuser des gourbis.

Dès que les Boches nous envoient des pruneaux par trop serrés, nous rentrons dans nos terriers pour remettre le nez dehors quand ça va mieux.

Nous (les chefs de pièce) faisons maintenant fonction de sergent et je ne désespère pas d'obtenir ce grade.

Dans quelle compagnie du 139^{ème} fais-tu fonction d'adjudant ? Espérons que les deux Boches te feront passer sous-lieutenant.

Mon ami l'aspirant Desfontaine, fils du Général tué à la Marne (qui habite Bouvines) a été grièvement blessé. »

Ainsi s'achève l'année 1915, noire, barbare et misérable, au front comme en zone occupée. Fernand n'a plus revu ses proches depuis bientôt deux ans et, dans l'enfer des tranchées, la séparation est la pire des souffrances. Quand la pieuvre cafardeuse l'entraîne vers l'abysse, la nostalgie se conjugue au désespoir pour lui faire halluciner son foyer :

« Maison toute blanche, auprès de l'église noire, avec son balcon d'où s'échappaient comme d'un vase, les souples rameaux et les clochettes rouges des capucines. Et la bannière de Jeanne d'Arc que nous avons fabriquée nous-même. Et les deux fenêtres de ma chambre, ouvertes toutes grandes à la voix grave de l'orgue. Et les rideaux du salon, si difficiles à tendre et à poser droit, que l'on faisait sécher sur des cadres de bois ; et la sonnette si folle qui faisait attendre les gens à la porte ; et le petit

Bernard, si petit sous la grande porte ouverte, qui accourait avec Germaine si mince, quand “on entendait la musique” ; et son jeune rire clair, ses petits cris qui résonnaient dans son somptueux vestibule ; et le globe de la lanterne si difficile à nettoyer...

Et la dernière vision que j’ai de toi quand, fier dragon, j’ai embrassé papa, maman.

Oh ! maman ! Je crois voir encore tout le groupe sur le trottoir, tout le monde. Ce n’était pas encore la guerre, mais déjà on la sentait venir la guerre.

Maison toute blanche, auprès de l’église noire, me sera-t-il donné de te revoir ? »

*

Roderich a déposé le programme du théâtre allemand de Lille¹ sur le guéridon du hall d’entrée.

LES P’TITES MICHU

Opérette en 3 actes d’André MESSAGER

Au Théâtre allemand de Lille

Dimanche 2 janvier 1916 à 15 heures.

La représentation est ouverte à la population civile.

Les Allemands ont achevé les travaux de ce qui deviendra l’opéra de Lille, pour l’inaugurer en grande pompe à Noël 1915. Afin de bien marquer leur territoire, ils ont écrit en lettres géantes au fronton du nouvel édifice, « Théâtre allemand ».

Guite en grand émoi, interroge l’officier qui lui sourit d’un air malicieux.

— J’ai des places et des laissez-passer pour vous et votre famille si cela vous intéresse ! Et le tramway, ce que vous appelez ici le Mongy, vous déposera à l’entrée du théâtre.

La discussion s’engage au salon. Si le père n’est pas pour, l’oncle abbé reste neutre et Guite trouve une alliée de poids en sa sœur qui rêve d’aller pour la première fois de sa vie au théâtre. Mais voilà ! Félix ne peut rien refuser à ses filles et l’abbé n’est pas plus ferme. Il se propose même de les accompagner. Ni l’un ni l’autre n’est convaincu de la pertinence de cet accord. La population boude le théâtre allemand et s’y montrer n’est pas du goût de tous. Mais cochon qui s’en dédie ! L’abbé sera leur chaperon. Et puis, ça leur fait tellement plaisir.

L’abbé a bâclé sa messe dominicale. Ils ont mangé sur le pouce pour partir à l’avance. Chacune s’est mise sur son trente et un, apprêtée dans une toilette ravissante confectionnée à la maison avant la guerre, sur la base de patrons en vogue dans la haute couture du début du siècle. Marie a choisi sa longue robe plissée, bleu marine sur un chemisier blanc ample, rehaussé d’un tour de cou en dentelle. Guite, plus sage, porte un ensemble rose, veste longue sur jupe droite tombant sur ses bottines noires à lacets. L’abbé n’est pas peu fier de voyager dans le Mongy au bras de ces charmantes Damoiselles, lui qui n’est plus vraiment un « Damoiseau », comme aurait dit André. Avant-guerre, le long du nouveau boulevard, de belles demeures cossues venaient de se construire. D’autres, en chantier, sont laissées à l’abandon. Entre les maisons s’étendent encore les champs. Quelques civils se mêlent aux nombreux militaires qui prennent ces transports en commun ; il faut un laissez-passer pour se déplacer d’une commune à l’autre. La rame les dépose devant l’entrée du théâtre. Une foule d’Allemands en uniforme, des officiers aux simples soldats, discutent devant l’entrée en attendant l’ouverture des portes. Quelques femmes les accompagnent. Des cocottes ! pense l’abbé mal à l’aise. Trop peu de civils pour passer inaperçu et lui, en soutane, est le clou du spectacle. En attendant, il emmène ses

¹ En 1903, un incendie ravage l’opéra de Lille. Après un concours lancé par la municipalité pour la construction du nouvel opéra, les travaux démarrent en 1907. Alors qu’il est presque terminé, les Allemands achèvent les travaux et en font le « théâtre allemand » de Lille dont le nom germanique est fièrement inscrit au fronton de l’édifice. L’inauguration avec Iphigénie de Goethe et un Prélude symphonique de Liszt aura lieu à Noël 1915. Les artistes allemands y prennent résidence jusqu’à la fin de la guerre et proposeront pas moins de cent représentations. Le théâtre allemand est ouvert à la population civile qui, dans sa grande majorité, le boudera. L’opéra de Lille ne donnera sa première représentation qu’en 1923.

nièces à l'écart, vers la gare en remontant la rue Faidherbe. Ce n'est qu'à la fin, lorsque le gros de la troupe est rentré qu'il s'y risque à son tour. Il n'en mène pas large, fixant ses chaussures, évitant à tout prix de croiser un regard connu. Les filles, elles, sont impressionnées par la façade monumentale parée de deux colonnes rappelant un temple païen et les deux grandes statues de femmes vêtues d'une toge antique. Le grand hall est bondé. Ils suivent la queue, grimpent les quelques marches de l'escalier central pour arriver à l'orchestre. Marie est émerveillée par la grande salle et sa forme en fer à cheval, le large parterre avec leurs fauteuils rouges et les quatre niveaux de galeries abritant les loges pour les gradés de l'armée. Guite cherche des yeux l'officier. Il a promis qu'il viendrait. Elle le voit entouré d'autres officiers, au deuxième balcon un peu sur la droite. Il l'a reconnue, lui adresse un signe de la main. Elle lui sourit de loin sans oser se manifester davantage ; pas devant son oncle. Bientôt l'obscurité les efface. Le rideau s'ouvre sur le jardin de l'Institution Herpin. À droite, les bâtiments du pensionnat, au fond, un arbre, à gauche, un pavillon avec un banc adossé au mur et un autre banc au premier plan.

Retrouvez « Éclipse » sur
<https://libre2lire.fr/livres/eclipse/>

ISBN Papier : 978-2-38157-236-9
ISBN Numérique : 978-2-38157-237-6

308 pages – 20.00 €

Dépôt légal : Février 2022
© Libre2Lire, 2022

